

Ainsi vivent et meurent les petites marionnettes : Dolls de Kitano Takeshi

Autor(en): **Garson, Charlotte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ainsi vivent et meurent les petites marionnettes

Dolls [ドールズ]

de Kitano Takeshi

Traversé de jaune, de rouge ou de fuchsia profonds, le film le plus chatoyant de l'année est aussi le plus sombre: poursuivant sans relâche sa stylisation de l'image, Kitano Takeshi livre avec «Dolls» une rhapsodie chorale qui mêle amants, yakusas et pop nippone en transcendant les genres qui leur sont associés. L'ex-comique japonais tourne une page, se déprenant de son goût pour le gag au risque de sacrifier scénario et acteurs sur l'autel de l'esthétisme. Mais à moins d'être allergique à l'artifice, on ne peut qu'être bouleversé par l'expérience des trois «amours à mort» de «Dolls».

Par Charlotte Garson

Un peu à la manière du «Chant de la fidèle Chunhyang» («Chunhyang») du Coréen Im Kwon-taek avec le pansori¹, l'histoire de «Dolls» est enchâssée dans une représentation de *bunraku*², art japonais dont les grandes marionnettes sont accompagnées par un narrateur chantant. Un prélude qui n'empêche pas, les marionnettes une fois «mises en chair», de se laisser entraîner dans l'histoire: pression sociale oblige, le jeune Matsumoto quitte sa bien-aimée Sawako pour épouser la fille de son patron avant de se défilier au dernier moment. Les conséquences tragiques de son acte le condamnent à l'errance, relié à son amoureuse mutique par une corde rouge. Autour de ces «mendiants enchaînés», deux histoires touchantes se greffent, celle d'un yakusa que sa maîtresse attend chaque samedi sur un banc depuis trente ans, ainsi que celle d'une chanteuse de variétés malchanceuse et de deux de ses adorateurs. Qu'ont en commun ces trois destinées à la fois triviales et tragiques?

Un Cendrillon masculin

Une fois passée la scène du mariage avorté, Kitano s'empresse de nous

confisquer le réalisme d'abord offert. Le commentaire anodin d'un collègue, étonné que Matsumoto se soit décidé pour ce mariage d'argent qui le transforme en «Cendrillon masculin», fait

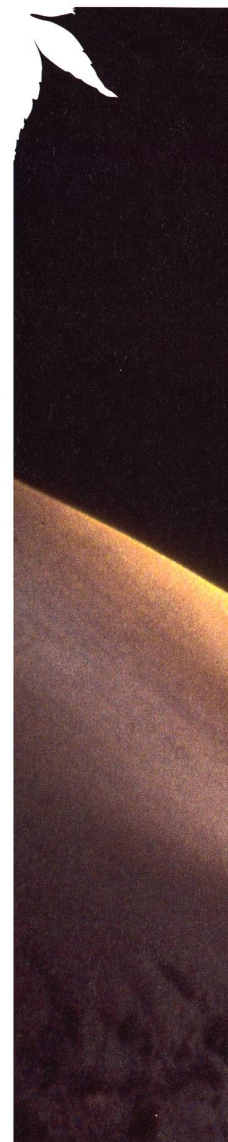
Le tour de force de «Dolls» est de faire rejaillir sur les paysages et les couleurs les émotions que les protagonistes n'expriment guère

basculer le film dans le conte cruel. Ces quelques mots donnent en effet l'une des clés du scénario, car le héros subira exactement l'inverse de la sublimation magique d'une Cendrillon: Matsumoto, s'enfuit dans sa voiture jaune (double inverse du carrosse-citrouille du conte!) pour retrouver non sa princesse charmante, mais une jeune fille que le désespoir a rendue apathique. On saisit peu à peu le sens du titre «Dolls» (poupées en anglais): jouant de contrastes entre les flash-back des deux fiancés jadis souriants parmi leurs amis, et leur marche silencieuse, Kitano vide de substance ses personnages. Leurs cheveux poussent, leurs vivres s'épuisent, mais leurs

vêtements, sublimes loques que l'on doit au créateur Yamamoto Yôji, les transforment en mannequins, ou si l'on préfère, en êtres de chiffon.

Poupées sans voix

Que nous importent alors les faits et gestes de ces pantins à peine loquaces? Le tour de force de «Dolls» est de faire rejaillir sur les paysages et les couleurs les émotions que les protagonistes n'expriment guère parce qu'ils souffrent trop, qu'ils sont des «durs» (le vieux yakusa qui voudrait renouer avec son premier amour) ou qu'ils se sont choisis, comme la chanteuse pop, une vie qui laisse peu de place aux sentiments sincères (lorsque





Matsumoto (Nishijima Hidetoshi) et Sawako (Kanno Miho) retournent sur les lieux où ils s'étaient juré leur amour

l'on reçoit cent bouquets de fleurs par jour, comment être touché par une déclaration d'amour?). Déplacé dans les paysages, le lyrisme amoureux prend toute son ampleur avec la traversée en automne d'une forêt au rougeoiement surréel, et lors d'une randonnée finale dans la neige qui préfigure le retour à l'écran blanc. De même qu'il introduit petit à petit des couleurs de plus en plus contrastées, grands aplats picturaux, Kitano passe d'un rythme haché à des prises longues et des plans larges, où les personnages deviennent des figurines minuscules. La «cruauté esthétique», celle du réalisateur, prend ainsi le relais de celle d'un hypothétique destin.

À la vision de «Dolls», la comparaison avec «L'amour à mort» (1984) d'Alain Resnais ne vient pas seulement à l'esprit en raison du thème commun de l'amour fou. Kitano, comme Resnais, a cherché à traduire par des moyens proprement cinématographiques l'expérience limite d'un au-delà de l'amour qui vide de leur sens jusqu'aux sentiments eux-mêmes. Dans «L'amour à mort», les cinquante-deux interludes non figuratifs - une sorte de neige sur un fond noir - permettent d'imaginer ce que «ne diraient ni le dialogue, ni les gestes des personnages, ni les images», pour citer Resnais. Dans «Dolls», ce n'est pas l'abstraction qui transcrit l'ineffable, mais la radicalisa-

tion chromatique d'une image «portée au rouge» comme on le dit d'un métal. Jamais cinéaste jouant à la poupée ne nous aura tant captivés... *f*

1. Opéra traditionnel coréen joué par un chanteur et un joueur de tambour.

2. Voir interview et article sur le *bunraku* en pages 12-13.



Réalisation, scénario, montage Kitano Takeshi. **Image** Yanagishima Katsumi. **Musique** Hisaishi Jō. **Son** Horiuchi Senji. **Décor** Isoda Norihiro. **Costumes** Yamamoto Yōji. **Interprétation** Kanno Miho, Nishijima Hidetoshi, Mihashi Tatsuya... **Production** Bandai Visual, Office Kitano, TV Tōkyō, Tōkyō FM; Mori Masayuki, Yoshida Takio. **Distribution** Frenetic Films (2002, Japon). **Site** www.office-kitano.co.jp/dolls. **Durée** 1 h 53. **En salles** 30 avril.